

Festival du nouveau cinéma de Montréal

Numéro 247, février–mars 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47588ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Festival du nouveau cinéma de Montréal]. *Séquences*, (247), 26–28.

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA MONTRÉAL



TOUR À TOUR ACTUEL ET ICONOCLASTE

Devant le raz de marée incompréhensible qui déferle au Québec en matière de festivals et d'événements cinématographiques, nous devons exercer plus de vigilance quant à la couverture de ces événements. Cette prise de position et d'autant plus éclairée qu'on se rend compte que de nombreuses manifestations cinématographiques servent, pour la grande partie de la programmation, de rampes de lancement à des films qui prendront l'affiche incessamment.

La 35^e édition du Festival du nouveau cinéma s'est illustrée par la qualité des films, certes, mais — finance oblige — l'événement a dû se limiter dans la présentation d'événements spéciaux. Avec la perte du Cinéma du Parc, passé à la toute fin du festival entre les mains du gourou du répertoire, Roland Smith, les festivaliers ont dû faire la navette entre l'Ex-Centris et l'Impérial, chose pas toujours commode. Quant au système de billetterie : rien à dire, impeccable.

Quoi qu'il en soit, une fois assis confortablement devant le grand écran pour voir les premières images déferler devant nos yeux, on oublie vite ces légers contretemps. Comme toujours, on retrouve, entre autres, des Berlin, des Cannes et des Toronto, en plus de quelques primeurs. Le public, toujours fidèle, est toujours aussi enthousiasmé, friands de premières montréalaises qu'ils auront la chance de peut-être revoir lors de leur sortie commerciale, ou bien encore de découvrir.

Des films comme **Volver** de Pedro Almodóvar ne fait pas vraiment « nouveau cinéma », le Noël Mitrani, **Sur la trace d'Igor Rizzi**, l'est à tous les niveaux (forme, style, narration, vision du cinéaste). Montrer de l'accessible et de l'abscons, c'est le nouveau mot d'ordre que semblent adopter les programmeurs du FNC depuis déjà quelques années. Quoi qu'il en soit, la formule est gagnante, prouvant que le cinéma est une affaire de diversité. L'équipe de Séquences a choisi quelques coups de cœur parmi quelques sections de la programmation. Nous vous les proposons dans les pages qui suivent.

ÉLIE CASTIEL



LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES

Michel Houellebecq incarne le nouveau nihilisme européen chez les romanciers. Il faut s'attendre à une vision très noire de sa part. Sauf que l'homme, malgré ce qu'on peut en dire, n'est pas dénué d'humanité. À preuve, **Les Particules élémentaires** met le sentiment amoureux au centre de son récit, en racontant les idylles respectives de ces deux demi-frères que tout différencie. Michael est un scientifique coincé; Bruno, un littéraire déjanté. L'un est puceau, l'autre libidineux, et ainsi de suite. Ils partagent toutefois un point commun : une sorte d'incapacité, d'impuissance à vivre des expériences « fécondes ».

Le cinéaste allemand Oscar Roehler transpose l'univers romanesque avec une justesse de ton admirable. On ressent la douce ironie amère de Houellebecq, en plus d'y retrouver les archétypes féminins qui traversent ses romans.

La reconstitution de l'époque est également crédible. C'est par cette brèche que s'infiltrent les petites doses d'humour. On se moque des hippies et de leurs mœurs libertaires, après quoi on déchanté devant le sort de leurs enfants élevés sans figure d'autorité. Leur faille narcissique est si grande que la condition humaine au sens large, à travers leur regard, devient synonyme de douleur.

Les demi-frères font de part et d'autre une rencontre amoureuse. Le doux Michael flirte avec Annabelle, une amie d'enfance, une jeune femme blonde fidèle de cœur. Son frère Bruno trouve refuge auprès de Christiane, une femme d'âge mûr, une belle brunette ouverte à toutes les pratiques sexuelles. Ces femmes-fantasmes leur rendent, un bref instant, la vie possible. Sauf qu'un triste sort s'abat sur elles tour à tour, comme la hache du bûcheron fend l'écorce d'un arbre fabuleux. L'une devient paraplégique, et l'autre perd ses ovaires. Lourd, et léger à la fois. Brillant.

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ **ELEMENTARTEILCHEN** — Allemagne 2006, 113 minutes — **Réal.** : Oscar Roehler — **Scén.** : Oskar Roehler, d'après un roman de Michel Houellebecq — **Int.** : Moritz Bleibtreu, Christian Ulmen, Martina Gedeck, Franka Potente, Nina Hoss, Uwe Ochsenknecht, Corinna Harfouch — **Dist.** : Séville.



SHORTBUS

Révéle aux cinéphiles avec son premier film, **Hedwig and the Angry Inch**, le réalisateur américain John Cameron Mitchell explore encore une fois l'underground et la vie nocturne des travelos et des gais avec **Shortbus**. Dans une Grosse Pomme de papier mâché, différents personnages vivent des difficultés et se rencontrent dans un club pour initiés où ils se découvrent et apprivoisent leurs pulsions secrètes.

Ce qui étonne tout d'abord dans le cinéma de Mitchell, c'est sa capacité de réaliser un film avec une certaine cohérence malgré son utilisation de différents styles et approches, dont le documentaire, l'improvisation, la vidéo maison et le clip. Certains plans de **Shortbus** font parfois penser à **Tarnation**, produit justement par ce même Cameron et réalisé à l'aide d'iMovie par Jonathan Caouette. Les deux films partagent ce goût du tragique de la vie homosexuelle et s'appuient sur une mise en scène parfois stridente et baroque.

Malgré tout, **Shortbus** demeure une œuvre assez verbeuse, qui possède la plupart des défauts du cinéma indépendant américain. Encore et toujours, on fait l'apologie d'une petite élite new-yorkaise paumée qui peut se permettre d'être déjantée comme elle le souhaite. Après tout, c'est New York, le nombril du monde. **Shortbus** s'avère en quelque sorte le miroir, certes déformant, de la génération des trentenaires qui n'ont pas d'enfants et qui se jouent avec le zizi en faisant des bruits.

Il est peut-être drôle de voir une bobo sino-canadienne courir après un orgasme qu'elle n'a jamais eu, il reste que ce simili-portrait post-11 septembre sonne un peu faux. Dans un coin, des lesbiennes grivoises, dans l'autre des orgies libératrices, tout ce beau monde vit dans la plus grande harmonie. En fin de soirée, pourquoi pas une petite partie de bouteille, histoire de faire tomber les vrais secrets. En bref, du cinéma festif et naïf, assez nombriliste, avec quelques bons moments, dont le Star-Spangled Banner chanté à travers des fesses.

OLIVIER BOURQUE

■ États-Unis 2006, 101 minutes — Réal. : John Cameron Mitchell — Scén. : John Cameron Mitchell — Int. : Sook-Yin Lee, Paul Dawson, Lindsay Beamish, PJ DeBoy, Raphael Barker, Peter Stickles, Jay Brannan, Justin Bond — Dist. : Séville.



SUR LA TRACE D'IGOR RIZZI

De Montréal, que filmer ? Ses quartier bariolés, ses accents bigarrés, sa chaleur latine ? Avec **Sur la trace d'Igor Rizzi**, Noël Mitrani — qui réalise et produit ici son premier long métrage — pose quant à lui sa caméra dans un Montréal enneigé et profondément mélancolique. Élu tout récemment l'un des meilleurs films canadiens en 2006 et sélectionné à la Semaine internationale de la critique de la Mostra de Venise, **Sur la trace d'Igor Rizzi** s'avère être effectivement un film réussi.

Hanté par le regret, Jean-Marc Thomas se rend au Québec pour retrouver les souvenirs de sa femme décédée. Au bout du compte, l'individu, taciturne et ruiné, erre à travers une métropole froide, territoire des truands urbains. De-là, les menus larcins se succèdent jusqu'à la proposition ultime : celle d'assassiner un certain Igor Rizzi. Plus encore qu'une descente morale d'un ancien joueur de soccer sans le sou et déprimé, le film se construit par une mise en scène maîtrisée. Le passé et le présent s'y entrelacent pour à la fois raconter les souvenirs et l'amertume de Jean-Marc, mais aussi afin de dévoiler (par l'utilisation de voix off juxtaposées) un scénario agile.

Malgré quelques longueurs injustifiées, le film n'est pas qu'une œuvre sensible et poétique. Elle est également psychologique puisqu'au fond c'est à travers les confidences du personnage principal que le spectateur est convié au récit, témoin d'une véritable descente aux enfers où l'absence d'amour, du moins sa perte, précipite l'avalissement d'un homme au bord du gouffre. L'être endeuillé se met à nu tout en accomplissant paradoxalement des actes avilissants qu'il ne tient d'ailleurs pas à légitimer dans son discours introspectif.

Par ses personnages travaillés, ses images léchées et son atmosphère minimaliste, **Sur la trace d'Igor Rizzi** tente de représenter sur pellicule le remords. L'examen de conscience n'est pas un processus quelconque mais le moyen le plus cinématographique pour le réalisateur de mettre en scène la complexité intérieure de ce sentiment humain. Un pari visiblement abouti faisant de Noël Mitrani un cinéaste plein de promesses.

ISMAËL HOUDASSINE

■ Canada 2006, 91 minutes — Réal. : Noël Mitrani — Scén. : Noël Mitrani — Int. : Laurent Lucas, Pierre-Luc Brillant, Isabelle Blais, Emmanuel Bilodeau, Yves Allaire, Jacinthe Pilote, Mélanie Pilon, Véronique Mitrani, Dan Chapman — Dist. : Atopia.



LA TOURNEUSE DE PAGES

Si *Le Guide de la petite vengeance* fomenté sa vengeance à chaud, la « tourneuse de pages » croit plutôt que la vengeance est un mets qui se mange froid. À preuve, Mélanie Prouvost mettra dix ans pour venger un manque de respect total de la part d'une célèbre pianiste, lors d'un examen d'entrée au conservatoire.

Avait-elle une carrière devant elle ? Personne ne peut le dire. Ce qui est sûr, c'est que la trajectoire de Mélanie bifurque lors de cette audition. Elle abandonne le piano, et se forge une personnalité trouble, capable des pires méchancetés. Devenue une jeune adulte, sa beauté juvénile hypnotise les regards, ce qui lui permet de manœuvrer vers son but : venger l'affront de son enfance.

Denis Dercourt a choisi de nous livrer le « pourquoi » dès l'ouverture. Il ne nous reste plus que le « comment » à découvrir. Comment va-t-elle se venger ?

L'intrigue repose en fait sur la nature même des personnages, qui se révèle à mesure que progresse le récit. La caméra reste attentive aux acteurs, qui maîtrisent les nuances de leur personnage. La jeune femme est inquiétante et un brin machiavélique.

La pianiste de renom, jouée par Catherine Frot, oscille entre le pathétisme des gens qui s'accrochent et la grâce d'une jeunesse passée. La relation qui se noue entre les deux femmes ne passe pas par les mots, mais bien par le regard et le corps. Mélanie encercle sa proie en portant ses gestes de plus en plus près, et en posant un regard intense sur la pianiste.

Déborah François s'est fait remarquer dans *l'Enfant* des frères Dardenne. Elle livre ici une solide performance, qui sans doute la confirme dans son statut de vedette montante.

PHILIPPE JEAN POIRIER



WHEN THE LEVEES BROKE: A REQUIEM IN FOUR ACTS

Un des objets d'un festival de cinéma est de présenter les œuvres importantes dans ce domaine, de tout format et de tout genre, et ce, même si elles ont été montrées dans son pays d'origine sur un petit écran plutôt qu'un grand. Le documentaire de Spike Lee, produit et présenté par la chaîne américaine de télé payante HBO, avait auparavant gagné le prix de la Fipresci à Venise.

Cherchant à comprendre pourquoi l'ouragan Katrina a eu un effet si dévastateur, spécialement dans la région de la Nouvelle-Orléans, Spike Lee et son équipe accumulent des extraits d'émissions télé, dont certains célèbres mettant en vedette le président Bush ou d'autres personnes moins connues, des visites sur le terrain auprès d'experts, de personnes-ressources, de victimes pour monter un dossier d'accusation remarquablement étoffé sur l'impréparation, l'incurie, l'imprévoyance et pour tout dire l'indifférence de certaines administrations américaines devant le désastre annoncé et le retard de réaction de ces mêmes administrations, après qu'il fut arrivé, ce qui causera de nombreuses victimes supplémentaires. Parmi les moments importants, en plus de l'arrêt des réfugiés sur un pont par des hommes armés, il y a le témoignage bouleversant d'Herbert Freeman Jr. obligé d'attendre, avec sa vieille mère malade, l'autobus qui ne vient pas dans la chaleur suffocante, exemple probant de ce manque de compassion de certains responsables pour une humanité pauvre et en détresse.

En donnant le temps aux gens de témoigner, en suivant certaines funérailles, en plaçant çà et là des moments musicaux, Spike Lee fait, de ces quatre heures denses, une œuvre nécessaire de documentation à la fois historique et polémique. ⑤

LUC CHAPUT

■ France 2006, 85 minutes — **Réal.** : Denis Dercourt — **Scén.** : Denis Dercourt, Jacques Sotty — **Int.** : Catherine Frot, Déborah François, Pascal Gregory, Xavier De Guillebon, Christine Citti, Clotilde Mollet, Jacques Bonnaffé, Antoine Martynciow, Julie Richalet, Martine Chevallier — **Dist.** : Séville.

■ États-Unis 2006, 240 minutes — **Réal.** : Spike Lee — **Scén.** : Spike Lee — **Avec.** : Ray Nagin, Garland Robinette, George W. Bush, Herbert Freeman Jr., Phyllis Montana LeBlanc, Terence Blanchard — **Contact.** : HBO.